

PREDICATION

Dans la tradition protestante, le Vendredi Saint est une journée particulière. Il rappelle la fragilité et la force de la vie, il interroge sur la place de Dieu dans l'existence et dans l'histoire le Salut. Le dimanche de Pâques est déjà en dans l'espérance et dans l'attente eschatologique alors que le Vendredi Saint nous renvoie à la condition humaine et à sa finitude.

Chers amis,

En tout premier lieu, le Vendredi Saint est l'histoire de la mort d'un homme. Avec les siècles, les Églises ont construit de nombreuses théologies mais en aucun cas nous pouvons oublier qu'il s'agit de l'évènement de la mort de Jésus.

Il est aisé de vouloir fuir vers une histoire sainte et trouver une intentionnalité sacrée dans laquelle nous incluons Dieu pour mettre à distance la cruauté d'une exécution politico-religieuse malgré tout assez classique dans l'histoire de l'humanité. Pour autant, le salut par la Croix n'en demeure pas moins une théologie barbare. Elle laisse entendre que pour permettre la réconciliation entre Dieu et l'humanité un sacrifice humain était indispensable. Il fallait une victime expiatoire, innocente, pour porter la faute passée, présente et à venir de l'humanité afin qu'elle puisse être absoute. Heureusement, la Résurrection du matin de Pâques atténue notre sentiment de culpabilité. Il est peut-être plus facile d'accepter de voir mourir un homme un vendredi si le dimanche la vie a retrouvé sa vigueur. Sans vouloir atténuer la joie de Pâques, tout comme l'espérance de la victoire de la vie sur la mort, il nous faut peut-être en ce jour regarder la mort en face. La mort d'un homme, Jésus, mais aussi la mort de tout être vivant.

Comment dire la mort, comment vivre avec un mort ? L'Évangile de Jean utilise les mots suivants : « il remit l'esprit ». L'évangéliste Marc est très économe en paroles, il s'exprime ainsi : « Jésus expira ». Mathieu rapporte dans son Évangile la formulation suivante : « Jésus rendit l'esprit » quant à Luc, il choisit la formulation suivante : « il expira ». Nous constatons que les énoncés sont très sobres et directs, ils font toutefois référence au souffle et à l'esprit.

Ce jour nous n'irons pas nous plonger dans le grec et l'hébreu. Nous conservons les traductions de la TOB et nous voulons nous interroger sur la manière de dire l'inexprimable et l'impensable c'est-à-dire la mort. Elle se caractérise par la fin de la vie et en disant cela je suis un disciple de Lapalisse. Le but des formulations des évangélistes n'est pas de donner une description de ce qui distingue la mort de la vie mais ils nous proposent deux approches autour des notions de souffle et d'esprit. Effectivement avec la mort la respiration cesse tout comme les activités intellectuelles et plus largement l'expression de toutes les sensibilités et de tous les échanges avec l'ensemble de l'univers. Il est certainement plus facile de comprendre et d'exprimer ce qu'est le souffle, et pour être très réducteur nous pouvons parler d'échange gazeux, mais dire ce qu'est l'esprit est très complexe. Dans l'Ancien Testament, pour tenter de préciser l'endroit où réside la vie, les théologiens évoquent le souffle, le sang et l'esprit. Il est aisément observable que l'absence de ces trois éléments, ensemble ou séparément, font passer l'individu de la vie au trépas.

Parcourons les siècles et interrogeons-nous sur la vision contemporaine de la mort. Le souffle peut être maintenu par une assistance respiratoire, le sang peut être transfusé mais la problématique de l'esprit demeure. Nous avons les moyens techniques de conserver les fonctions vitales d'un corps plongé dans un coma irréversible. Est-ce pour autant la vie ? Nous connaissons tous ces débats autour de la fin de vie et les interrogations qui les accompagnent, est-il légitime ou non de pouvoir mettre un terme à son existence ou déléguer cette responsabilité à un tiers ou alors faut-il attendre que Dieu y mette une conclusion ? La première option consiste à vouloir maîtriser le dernier acte de la vie. Il n'est pas possible de diriger son existence totalement, même si nous savons aujourd'hui que certains comportements mettent la santé physique ou psychique en péril mais il devient techniquement envisageable d'y mettre une fin sans recourir au suicide sous la forme classique. La seconde option laisse à la nature ou à Dieu le soin de choisir l'heure de l'ultime voyage. L'intervention humaine consiste alors exclusivement à maintenir la vie, éventuellement sous une forme très altérée, aussi longtemps que les moyens techniques le permettent. Nous n'allons pas débattre de ses choix de société en ce jour mais la question de la propriété de la vie est d'une certaine manière posée dans l'Évangile quand Mathieu et Jean évoquent Jésus qui « rend l'esprit ». À qui appartient cet « esprit » ?

La littérature n'est pas très variée autour de cette thématique. Pour les croyants, dans leur majorité, il est évident que « l'esprit » est un don de Dieu et qu'il en est le propriétaire. Toute atteinte à la vie est considérée comme un vol à l'égard du Créateur. Les lois de l'Ancien Testament précisent avec force détails les peines encourues pour tout acte qui conduit à la mort. Décès accidentel, meurtre ou assassinat, mort d'une femme enceinte ou non, mort d'un homme, être libre ou esclave, tout est codifié. Il ne s'agit pas seulement de réparer un dommage à l'encontre d'une personne mais aussi d'indemniser une famille et un peuple et enfin d'assumer une faute envers Dieu. Nous connaissons tous cette expression : « qui tue un homme, tue l'humanité ; qui sauve un homme, sauve l'humanité ». La vie d'un être humain ne se résume pas seulement à son existence propre mais elle évoque toute une lignée qui plonge dans la nuit des temps pour tendre vers l'infini de l'histoire humaine à travers non seulement sa descendance mais également son héritage et son apport à l'esprit humain. L'enseignement biblique tendrait à souligner une double appartenance de « l'esprit », il est d'une part la propriété de la collectivité humaine et d'autre part un dépôt confié par Dieu à une personne particulière. Cette anthropologie est mise à mal depuis quelques décennies par les progrès scientifiques et essentiellement médicaux à travers ce que nous pouvons communément appeler l'acharnement thérapeutique. Pour les auteurs bibliques, il était impensable d'imaginer une conservation de la vie par des moyens techniques aussi élaborés. Les médicaments étaient utilisés, les gestes d'assistance étaient pratiqués mais tout dépendait de l'art et de l'intelligence des personnes humaines qui exerçaient une influence directe sur les événements. La situation a beaucoup évolué ces dernières années et même s'il est évident que tout progrès relève toujours de l'intelligence et la technique humaine, les assistances extérieures et l'intelligence artificielle occupent une place de plus en plus conséquente. Ainsi les progrès thérapeutiques et le déclin des approches religieuses au sein de la société rendent le débat autour de la fin de vie inévitable. Pour autant une question demeure, à qui appartient « l'esprit » et à qui est-il rendu au moment de la mort ?

Il est certainement possible de trouver des approches relativement consensuelles autour d'une appartenance collective de « l'esprit » car au moins jusqu'à ce jour le coût financier de la sauvegarde de la vie dépasse l'espérance en gain escompté du maintien en vie de la personne concernée. En effet, nous savons que statistiquement les derniers mois de la vie demandent des ressources financières plus importantes en termes de soins que toutes les années précédentes. Dans de nombreux pays, et en France en particulier, il n'est pas question de trier les malades selon des critères de rentabilité sociale. Ainsi il apparaît que « l'esprit » n'est pas une propriété individuelle. Pour autant, appartient-il à Dieu ? Et si nous nous plaçons dans cette hypothèse, quelle est la part qui relève de notre responsabilité individuelle ainsi que de la conscience collective ? Est-ce que la vie est pour Dieu une valeur absolue ? Cette hypothèse est mise à mal par le Vendredi Saint. Comment Dieu aurait-il pu laisser mourir Jésus si la vie était un absolu indépassable ? Nous pouvons comprendre que l'usure du corps conduit à la mort. Le cycle de la vie et la succession des générations rend inévitable que les plus anciens disparaissent pour laisser une place aux plus jeunes. Personne ne conteste vraiment cela. La mort des aînés, malgré la tristesse, est dans l'ordre naturel de l'existence. Or Jésus n'avait pas l'âge de mourir. Il s'agit bel et bien d'une exécution qui repose sur des motifs religieux et politiques. Pour le Temple de Jérusalem et pour l'autorité romaine, il était indispensable de calmer les esprits et de remettre un certain ordre oppresseur en place. La contestation et la révolte populaire avaient suffisamment duré. Bien des siècles plus tard, Tuant de la Bouverie dira : « il faut un spectacle terrible pour contenir le peuple. » Cet élu de la Révolution française exprima de manière brutale et synthétique une vérité expérimentée par tous les régimes autoritaires.

Dieu a-t-il condamné Jésus à mort de toute éternité ? L'a-t-il laissé mourir ? N'était-il pas en mesure d'éviter cette exécution ?

Jésus a-t-il remis son « esprit » à son peuple et à l'humanité ? L'a-t-il rendu à Dieu qui était soit responsable de sa mort, soit impuissant ?

Il revient à chacun d'entre vous de vous construire une conviction et une théologie. Le Vendredi Saint nous invite-t-il à une théologie sacrificielle ? Est-ce que Dieu demande la mort de son Fils dans le but d'une réconciliation entre lui-même et l'humanité ? En contrepoint, le Vendredi Saint témoigne-t-il de l'oppression des pouvoirs, y compris religieux, face à l'espérance des peuples qui s'appuient sur Dieu pour revendiquer leur dignité ? Beaucoup de lectures sont possibles et légitimes, de la plus spiritualiste à la plus symbolique, devant le recommencement de la tragédie humaine. Le Vendredi Saint nous place-t-il devant le sacrifice unique et parfait du Christ ou est-il l'illustration emblématique de Sisyphe qui roule perpétuellement la même pierre ? Jésus est-il

mort pour nous ou est-ce qu'à travers sa mort nous trouvons une dignité radicale qui nous libère de toutes les entraves de l'existence ?

Il n'est pas indispensable de se retrouver définitivement dans l'une ou l'autre de ces formulations exprimées de manière forte. Notre expérience de la vie nous autorise des nuances et les voies médianes, ainsi que des évolutions de notre compréhension de la place de Dieu dans l'univers et dans notre existence. Pour mener une vie intense, il est important de réfléchir au sens que nous voulons lui donner. Le Vendredi Saint en est une occasion particulière.

Notre Dieu, accorde-nous la grâce d'être attentif à la vie que Tu nous confies et que toujours nous soyons conscients qu'elle est un dépôt unique et précieux. Amen.

Pasteur Pascal Trunck, Temple-Neuf le 02 avril 2021